L'ADIEU DE L'ENFANT

(Matin de Paris du 15 décembre 1914.)

Le XXe Siècle, quotidien belge paraissant au Havre:

Les hommes?....Qu'on les fusille! "cria le "hauptmann" un grand diable casqué, à la mâchoire de loup, qui indifférent, s'en alla le cigare au bec et les mains dans les poches, tandis qu'un sous-officier brutal rangeait l'escouade d'exécution et séparait sans pitié les hommes des femmes et des enfants.

C'était à Surice, petit village du Namurois, maisons de pierres grises et toits d'ardoise, au crépuscule d'une tiède journée d'été, sur la place de l'église où ce soir là, l'Angelus n'avait pas sonné; les prussiens étaient arrivés, bottes sonores et bayonnettes croisées couverts de poussière et noirs de peudre." On a tiré! hurlaient leurs officiers. Et aussitôt les portes closes avaient été brisées, les habitants arrachés des chambres où ils se tenaient et leur misérable troupeau avait été poussé, crosse dans les reins, jusqu'à la place, dans la supplication des femmes et les cris des enfants.

Ah! les pauvres visages stupides d'angoisse et blêmes de panique! Ah! tous ces bras tordus dans de lamentable: gestes de prières vers les soldats, bourreaux indifférents ou ricaneurs....

Et tandis qu'exécutant les ordres du "hauptmann", les soldats poussaient les hommes pour la sinistre fusillade contre un petit mur de pierres sèches, par-dessus lequel - ô contraste - apparaissaient, dans la douceur du soir, les vergers enfruits et les coteaux verts, une voix de petite fille infiniment douce s'éleva du groupe tragique des femmes et des enfants, maintenu loin des hommes par des fusils prussiens.

"Papa! papa! disait la voix. Tu vas mourir!...Pardonne-moi, je t'en prie, papa, toute la peine que j'ai pu te faire."

On vit alors un des hommes - le Père! se passer le revers de la main sur les yeux d'où les larmes jaillissaient, et une atroce détonation cingla l'air.

LE MARTYROLOGE DE DINANT

Du "Journal" du 16 Décembre 1914.

La Nacion, du Buenos-Ayres.-M. Roberto Payro fait un émouvant récit des événements qui se déroulèrent à Dinant aux premiers jours de l'occupation allemande.

Vers six heures du soir, ils les firent sortir (les habitants) tous; ils en fusillèrent quelques-uns au hasard et les autres furent traînés par les soldats, qui ne cessaient de tirer des coups de fusil en l'air: cela obligeait les prisonniers à se jeter par terre, les bras toujours levés. Puis ils séparèrent les hommes des femmes. Les hommes, qui étaient au nombre de cinquante, furent alignés contre un mur. Un peloton s'avança, chargea les fusils et visa les prisonniers. Mais, à la voix du commandant, les soldats se retirèrent, et l'on vit quelques mitrailleuses qui ouvrirent le feu immédiatement. Cette scène se développa en présence des femmes et des enfants, qui virent ainsi mitrailler leurs pères, leurs maris, leurs frères et leurs fils

Ceux qui échappèrent aux mitrailleuses furent tués par les soldats, qui s'amusaient à tirer sur les survivants. Parmi ces victimes, il faut citer le vice-consul argentin, M. Remy Himmer.

Je signalerai des cas plus terribles encore. Dans un appartement d'un premier étage, les Allemands enfermèrent quatre jeunes gens, en leur disant d'avance qu'ils allaient incendier la maison et en les menaçant de faire feu sur le premier qui se pencherait à la fenêtre, qu'ils avaient laissée expressément ouverte. On peut supposer ce que ces jeunes gens souffrirent. L'un d'eux, à moitié asphyxié, tomba sur le rebord de la fenêtre: les balles allemandes lui broyèrent le bras. Un père de famille qui sortait de chez lui avec un enfant de trois mois dans ses bras fut fusillé au seuil même de sa porte.

Un des maîtres de la "kultur" allemande

n.55 (6)

Le Journal du Mercredi 16 décembre 1914

Parlant de Nietzche, M. Louis Bertrand écrit dans la Revue des Deux-Mondes:

Si nous pouvions conserver le moindre doute sur sa pensée fondamentale, sur l'importance de premier ordre qu'il attribue à la guerre, - la guerre réelle, à coups de canon, et non à coups de plume ou de bouquins, - il nous suffirait de relire ce passage empreint d'une cordiale sincérité: "C'est, dit-il, une vaine idée d'utopistes et de belles âmes que d'espérer beaucoup encore (ou même beaucoup seulement alors) de l'humanité, lorsqu'elle aura désappris de faire la guerre. En attendant, nous ne connaissons pas d'autre moyen qui puisse rendre aux peuples fatigués cette rude énergie du champ de bataille, cette profonde haine impersonnelle, ce sang-froid dans le meurtre uni à une belle conscience, cette commune ardeur organisatrice dans l'anéantissement de l'ennemi, cette fière indifférence aux grandes pertes, à sa propre vie et à celle des gens qu'on aime, cet ébranlement sourd des âmes, comparable aux tremblements de terre. Sans doute, on inventera, sous diverses formes, des substituts de la guerre, mais peut-être feront-ils voir de plus en plus qu'une humanité d'une culture aussi élevée et, par là même, aussi fatiguée que l'est aujourd'hui l'Europe, a besoin non seulement des guerres, mais des plus terribles, - partant de retours momentanés à la barbarie, - pour ne pas dépenser en moyens de civilisation sa civilisation et son existence même."

Voilà donc la guerre décrétée l'éducatrice du genre humain. Si elle n'est plus, aux yeux de Nietzche, d'institution divine, elle est scientifiquement nécessaire à l'humanité.

En vente 0 fr. 10 au profit de la Soupe Communale